NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

108 N° 2 1986

Marie, la «femme» et la «mère» en Jean

Michel GOURGUES

p. 174 - 191

https://www.nrt.be/es/articulos/marie-la-femme-et-la-mere-en-jean-202

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Marie, la « femme » et la « mère » en Jean

I. - La mère de Jésus en Jean

La mère de Jésus, que le quatrième évangile ne nomme jamais, s'y trouve mentionnée à quatre reprises : 1) dans l'épisode de Cana (*2*, 1-11) ; 2) dans le court sommaire qui suit (*2*, 12 : « Après quoi il descendit à Capharnaüm *avec sa mère*, ses frères et ses disciples ; mais ils n'y restèrent que peu de jours ») ; 3) dans une question relative à l'origine de Jésus en *6*, 42 (« N'est-ce pas Jésus, le fils de Joseph ? Ne connaissons-nous pas son père et *sa mère* ? Comment peut-il déclarer maintenant : 'Je suis descendu du ciel' ? ») ; 4) enfin, dans l'épisode de la croix, en *19*, 25-27.

A. *Désignations en* Jn *2, 1-5 et* 19, *25-27*

Dans l'épisode de Cana (aux v. 1-5) et dans celui de la croix, l'évangéliste désigne Marie de trois façons : 1) trois fois « sa mère » (*hê mêtêr autou*, en *2*, 5 et *19*, 25 [bis]) ; 2) deux fois « la mère » (*tên mêtéra*, en *19*, 26a [bis]).

Dans chacune des deux péricopes (*2*, 4 ; *19*, 26b), l'évangéliste rapporte l'appellation insolite que Jésus adresse à sa mère : « femme » (*gynai*). En *19*, 27a, Jean rapporte la parole de Jésus au disciple bien-aimé présent au pied de la croix : « Voici ta mère. »

Le sens de cette formule a été et reste très discuté. A peu près toutes les hypothèses ont dû être envisagées [1]. C'est ainsi, par exemple, qu'on a vu en Marie le symbole de la tradition et de l'héritage d'Israël transmis à l'Église et aux chrétiens représentés par le disciple bien-aimé. Pour d'autres, Marie symboliserait plutôt le christianisme d'origine juive qui sera accueilli par le christianisme d'origine païenne, symbolisé par le disciple. Plus courante et plus ancienne est l'interprétation qui voit en Marie le symbole de l'Église mère des croyants. Selon une autre con-

1. Différents auteurs en dressent un relevé plus ou moins exhaustif : p. ex. Th. KOEHLER, *Les principales interprétations traditionnelles de Jn 19, 25-27 pendant les douze premiers siècles*, dans *Études Mariales* 16 (1959) 119-155 ; M. THURIAN, *Marie, mère du Seigneur, figure de l'Église*, Taizé, Presses, 1968, p. 214-219 ; H. VAN DEN BUSSCHE, *Jean. Commentaire de l'évangile spirituel*, Bruges, DDB, 1967, p. 520-526 ; R. SCHNACKENBURG, *Das Johannesevangelium*, III, Freiburg-Basel-Wien, Herder, 1975, p. 325-328.

ception, apparue plus tardivement (au XIe siècle en Occident), mais qui devait faire fortune par la suite, ce n'est pas en tant que symbole de l'Église mais en tant que personne individuelle que Marie est la mère des croyants. D'où l'idée de maternité spirituelle, parfois associée à et amplifiée par celle de la corédemption.

La proposition que nous voulons formuler ici est que le contenu de *Jn 2*, 1-5 s'avère de première importance pour l'interprétation de la formule de *Jn 19*, 27a. Le rapprochement des deux péricopes permet également de rendre compte du sens de l'appellation « femme » qui y figure de part et d'autre.

B. *« Tel fut le commencement » (2, 11) / « C'est achevé » (19, 30)*

C'est depuis longtemps que les commentateurs ont pris l'habitude de rapprocher la scène de la croix de celle de Cana. En faveur de ce rapprochement, outre le fait, déjà noté, que dans les deux cas Jésus emploie la même appellation pour s'adresser à sa mère, on peut encore faire valoir les éléments suivants.

1) *Jn 2*, 1-11 se situe au moment où l'« heure n'est pas encore venue » (*2*, 4) et fait assister à l'inauguration de la mission. A l'inverse, en *19*, 25-27, l'heure est venue : la mort en croix, première phase de l'élévation-glorification, est maintenant imminente. On a donc, de part et d'autre, le début et la fin de la mission, le récit de la première et de la dernière « activité » de Jésus.

2) Les deux récits mettent en scène les mêmes personnages : Jésus, sa mère et ses disciples – le groupe en *2*, 1-11, un représentant en *19*, 25-27. Au début de sa mission, Jésus manifeste sa gloire pour la première fois en présence de sa mère ; cette dernière est encore présente lorsqu'au terme de sa mission Jésus est parvenu à l'heure de la pleine glorification.

Ces affinités amènent certains à conclure que, dans l'intention de l'évangéliste, la scène de Cana et celle de la croix devaient dessiner une sorte de grande inclusion encadrant l'ensemble du témoignage évangélique. Peut-être est-ce trop presser les choses. Il est cependant difficile de penser que l'auteur n'ait établi aucun lien entre deux scènes tellement semblables, qui se répondent au début et à la fin de la mission de Jésus.

Voyons donc d'abord les données concernant la mère de Jésus en *Jn* **2, 3-5, pour ensuite montrer en quoi ces données peuvent éclairer celles** de *Jn 19*, 25-27.

II. - A Cana (*2*, 3-5) : de la mère à la femme [2]

Voyons d'abord le texte [3], en le disposant sur trois colonnes et en indiquant les composantes de la structure que nous expliquerons ensuite.

Introduction

1 Et le troisième jour, il y eut des noces à Cana de Galilée, et la mère de Jésus était là.
2 Or Jésus aussi et ses disciples furent invités aux noces.

A SITUATION INITIALE (Besoin exprimé)	B RÉVÉLATION CHRISTOLOGIQUE	C RÉACTION (la mère)
3 Et comme le vin manquait, la mère de Jésus lui dit : « Ils n'ont plus de vin. »	4 Et Jésus lui dit : « Quoi à moi et à toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue. »	5 Sa mère dit aux serviteurs : « Tout ce qu'il vous dirait, faites-le. »
A' SITUATION TRANSFORMÉE (Besoin comblé)	**B'** RÉVÉLATION CHRISTOLOGIQUE	**C'** RÉACTION (les disciples)
6 Or il y avait là six jarres de pierre, destinées à la purification des Juifs, contenant chacune deux ou trois mesures.	11a Tel (fut) le début des signes (que) Jésus fit, à Cana de Galilée ; et il manifesta sa gloire.	11b et ses disciples crurent en lui.

2. Sur *Jn 2*, 1-11, on trouvera la bibliographie (jusqu'en 1978) dans A. SERRA, *Marie à Cana, Marie près de la Croix (Jean 2, 1-12 et 19, 25-27)*, Paris, Cerf, 1983, p. 94-96. Parmi les ouvrages non signalés ou parus depuis : *Mary in the New Testament*, édit. R.E. BROWN, K.P. DONFRIED, J.A. FITZMYER, J. REUMANN, Philadelphia, Fortress Press, 1978, p. 179-218 : « The Mother of Jesus in the Gospel of John » ; R.E. BROWN, « La mère de Jésus », dans *La communauté du disciple bien-aimé*, Paris, Cerf, 1983, p. 211-217 ; R.F. COLLINS, *Cana (Jn. 2:1-12) — The first of his signs or the key of his signs ?*, dans *Irish Theological Quarterly* 47 (1980) 79-95 ; F. GENUYT, *Les noces de Cana et la purification du Temple. Analyse du chapitre 2 de l'évangile de Jean*, dans *Sémiotique et Bible*, nº 31 (1983) 14-33 ; J.-M. LÉONARD, *Notule sur l'Évangile de Jean. Le récit des noces de Cana et Esaïe 25*, dans *Etudes Théologiques et Religieuses* 57 (1982) 119-120.

3. **Traduction un peu retouchée de P. BENOIT & M.-E. BOISMARD, *Synopse des quatre évangiles en français*, I, Paris, Cerf, 1972, p. 25.**

7 Jésus leur dit : « Emplissez d'eau les jarres. » Et ils les remplirent jusqu'en haut.
8 Et il leur dit : « Puisez, maintenant, et portez au maître du repas. » Ils (en) portèrent.
9 Lorsque le maître du repas eut goûté l'eau devenue vin, et il ne savait pas d'où elle était, tandis que les serviteurs (le) savaient, qui avaient puisé l'eau, le maître du repas appelle le marié
10 et lui dit : « Tout homme offre d'abord le bon vin, et, lorsque l'on est ivre, le moins bon. Toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. »

A. *Composantes de 2, 1-11*

Le récit s'ouvre (vv. 1-2) par l'indication des circonstances de temps (« le troisième jour ») et de lieu (« à Cana de Galilée ») et par la mention des personnages sur lesquels portera ensuite l'attention. Ce sont, dans l'ordre : la mère de Jésus (v. 1b), Jésus lui-même (v. 2a), puis les disciples (v. 2b).

C'est dans le même ordre que ces « actants » interviennent ensuite dans le récit. Alors que les vv. 3-5 rapportent l'intervention de sa mère auprès de lui, les v. 6-11 décrivent plus longuement l'intervention de Jésus lui-même et son impact sur les disciples.

A vrai dire, s'il ne racontait strictement que l'intervention de la mère de Jésus et celle de ce dernier, le récit pourrait se limiter au verset 3, suivi des versets 6-10. Dans le texte tel qu'il est reproduit et disposé ci-dessus, cela équivaudrait au contenu de la colonne de gauche. On aurait alors un récit complet [4] comportant sa cohérence et sa dynamique

4. Qui correspondrait d'assez près à celui de la source qu'aurait utilisée l'évangéliste, selon la reconstitution qu'en propose R.T. FORTNA, *The Gospel of Signs*, Cambridge, University Press, 1970, p. 38. Celui-ci supprime du texte ainsi reconstitué les v. 3b et 9b et y intègre les v. 5b et 11b.

propre : la situation initiale de manque et de besoin, exprimée à travers l'intervention de la mère (v. 3), se trouve transformée par l'intervention de Jésus (v. 6-10). Ou, si l'on veut, le manque signalé par Marie reçoit sa solution dans le changement de l'eau en vin, opéré par Jésus. On a là tous les éléments essentiels du miracle. Mais voilà : la présence des versets 4-5 et 11 manifeste que ce n'est pas tellement le miracle lui-même avec son caractère prodigieux qui intéresse Jean, mais sa signification. La situation initiale comme sa transformation sont l'occasion d'une révélation christologique qui provoque une réaction chez les témoins privilégiés, la mère et les disciples de Jésus. D'une part, la demande de la mère (*2*, 3) amène Jésus à révéler quelque chose au sujet de lui-même et de sa mission (*2*, 4), révélation qui, à son tour, entraîne une réaction de la part de Marie (*2*, 5). D'autre part, la description de l'intervention de Jésus (*2*, 6-10) est suivie de l'énoncé de la signification christologique — il s'agit d'un *sèmeion* à travers lequel Jésus manifeste sa gloire (*2*, 11a) — et de la mention de la réaction de foi des disciples (*2*, 11b).

Le récit de Cana présente donc une structure caractéristique comportant deux fois trois termes parallèles :

A	A'
Situation initiale (*2*, 3) (Besoin exprimé)	Situation transformée (*2*, 6-10) (Besoin comblé)
B	B'
Révélation christologique (*2*, 4)	Révélation christologique (*2*, 11a)
C	C'
Réaction (de la mère) (*2*, 5)	Réaction (des disciples) (*2*, 11b)

La découverte de ce parallélisme structurel s'avère, me semble-t-il, de première importance pour l'interprétation des principaux éléments du texte.

Voyons le contenu des versets 3-5, soit les sections du texte correspondant aux termes A (Situation initiale), B (Révélation christologique) et C (Réaction) du schéma ci-dessus.

B. *Situation initiale (2, 3)*

« Ils n'ont plus de vin » (*2*, 3b). Comment faut-il comprendre cette remarque de la mère de Jésus ?

Trois interprétations principales peuvent être envisagées.

1) L'observation de Marie n'exprime aucune attente particulière ; elle ne fait que rendre compte d'une situation pénible et embarrassante. Un peu comme, au chap. 5, le paralytique de Bethzatha n'ex-

prime aucune attente à l'égard de Jésus, mais rend compte simplement de ses difficultés :

> Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau commence à s'agiter ; et, le temps d'y aller, un autre descend avant moi (*5, 7*).

2) La mère de Jésus s'attend à ce que celui-ci fasse quelque chose pour résoudre le problème. Consciente du caractère embarrassant de la situation, elle songe à quelque solution pratique, humainement envisageable et réalisable. Un peu comme en *Jn 6*, 5, devant une foule qui n'a rien à manger, Jésus commence par faire état — pour mettre Philippe à l'épreuve, précisera le v. 6 — d'une solution de ce genre : « Où achèterions-nous des pains pour qu'ils aient de quoi manger ? »

3) La mère attend de son fils un miracle qui va transformer la situation.

Si l'on s'en tient aux données du texte et si l'on s'efforce de rejoindre les perspectives de Jean lui-même, il semble qu'il faille écarter la première et la dernière interprétation et donc que la deuxième soit préférable.

a) La réaction exprimée au v. 5 (« Tout ce qu'il pourrait vous dire, faites-le ») témoigne d'une attente à l'égard de Jésus, alors même que ce dernier paraît exprimer un refus d'intervenir (v. 4). À plus forte raison, l'observation initiale de Marie (v. 3) doit-elle traduire implicitement une attente.

b) Faut-il y voir pour autant l'attente d'une intervention miraculeuse ? Il ne semble pas. Une telle attente serait « déplacée » si l'on s'en tient à la présentation de Jean. En ce sens que, Jésus n'ayant encore accompli aucun signe (cf. *2*, 11a), il faudrait supposer que sa mère anticipe chez lui un pouvoir qu'il n'a pas encore manifesté. Pas plus qu'il n'a encore « manifesté sa gloire » (*2*, 11a) ; on ne sait donc pas encore qui il est vraiment ni, en conséquence, ce qu'en raison de son identité il peut accomplir.

c) Il est fréquent en *Jn* que les attentes exprimées à l'égard de Jésus se situent d'abord à un simple niveau humain. Quelques exemples. Quand Jésus lui dira qu'il est nécessaire de naître *anôthen* (adverbe pouvant signifier à la fois « d'en haut » et de « nouveau ») pour voir le Royaume de Dieu (*3*, 3), Nicodème comprendra les choses au sens humain et naturel (*3*, 4). Quand Jésus lui parlera du don de l'eau vive (*4*, 10), la Samaritaine, elle aussi, entendra tout au sens matériel (*4*, 15). De même, au début, l'officier royal s'adressera à Jésus comme à un

nous l'avons déjà noté, lorsque Jésus lui demandera s'il veut guérir, le paralytique n'envisagera pas d'autre guérison que celle que peut procurer un plongeon dans la piscine (*4*, 6s). Lorsque Jésus leur parlera du pain dont il peut faire don (*6*, 32.s), les Juifs songeront au pain matériel et non, comme le montre leur réaction (*6*, 41), au pain de vie qu'est Jésus lui-même. Marthe, la sœur de Lazare, manifestera qu'elle attend quelque chose de Jésus (*11*, 22), mais pas le miracle de la résurrection que ce dernier a pourtant pouvoir d'accomplir (cf. *11*, 23s.).

Dans tous ces cas, les témoins ou les interlocuteurs de Jésus s'en tiennent à un niveau humain. l'objet de leur requête ou de leur attente ne dépasse pas ce registre, alors que Jésus, lui, se situe à un registre différent. Ne serait-ce pas la même chose ici ?

d) Précisément, la réponse de Jésus, au v. 4, témoigne d'un décalage entre le niveau de l'attente de Marie et celui où lui, Jésus, entend situer son intervention.

C. *Révélation christologique (2, 4)*

« Quoi à moi et à toi, femme ? Mon heure n'est pas encore venue. » C'est ainsi qu'il faut traduire littéralement la réponse de Jésus (2, 4), dont l'interprétation n'a pas cessé d'embarrasser les commentateurs. Commençons par la dernière partie de la réponse, dont la signification paraît plus facile à éclairer.

« Mon heure »

De quelle heure s'agit-il ? Celle d'entreprendre sa mission ? Celle de se « manifester au monde », selon la formule de *7*, 4 ? Celle d'accomplir un miracle ? Cela irait à l'encontre du sens que Jean donne habituellement à l'« heure » de Jésus. Celle-ci, en effet, désigne l'heure de la glorification, laquelle est liée indissociablement à la mort et à la résurrection de Jésus [5].

Si l'on voit ainsi dans l'« heure » celle de la mort-résurrection, celle où Jésus doit « passer de ce monde à son Père » (*13*, 1), faut-il comprendre que la mission antérieure ne compte pas, en quelque sorte, que Jésus est venu pour mourir et ressusciter ? Il faut plutôt essayer d'entrer dans les perspectives de Jean. L'heure de la pleine glorification sera celle de la mort-résurrection. Mais cette glorification se trouve anticipée à travers l'exercice de la mission [6] et, de façon particulière, à travers les

5. Cf. M. GOURGUES, *Pour que vous croyiez. Pistes d'exploration de l'évangile de Jean*, Paris, Cerf, 1983, p. 54-57.

6. Cf. *12*, 28 ; *13*, 31s. ; *17*, 10.22.

signes. Cette idée s'exprime de diverses manières en trois passages au moins. On la trouve, en premier lieu, dans la finale du récit de Cana :

> Tel fut le début des signes que Jésus accomplit, à Cana de Galilée ; et *il manifesta sa gloire* . . . (*5*, 11a)

Au chapitre 11, il est de nouveau question, à deux reprises, de la gloire en rapport avec un signe, en l'occurrence de la réanimation de Lazare :

> Dès qu'il l'apprit, Jésus dit : « Cette maladie n'aboutira pas à la mort, elle servira à la gloire de Dieu ; c'est par elle que le Fils de Dieu doit être glorifié (*hina doxasthêi*) » (*11*, 4).
>
> Jésus dit alors : « Enlevez cette pierre ». Marthe, la sœur du défunt, lui dit : « Seigneur, il doit déjà sentir . . . Il y a en effet quatre jours . . . » Mais Jésus lui répondit : « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ? » (*11*, 39s.)

On peut donc comprendre qu'en 2, 4, Jésus indique que le moment n'est pas encore venu de manifester sa gloire (à travers le signe qu'il est amené à envisager à la suite de la demande de sa mère) et d'anticiper ainsi l'heure de la pleine glorification. Cette interprétation, qui découle de la conception johannique de l'heure, trouve une confirmation dans le parallélisme que nous avons observé entre le v. 4 et le v. 11a : celui-ci, en parlant de manifestation de la gloire, précise la signification de l'heure, dont il était question en *2*, 4b. Autrement dit, la révélation christologique qui suit l'intervention de Jésus (*2*, 7-10) éclaire et permet de comprendre celle qui avait suivi la demande de Marie (*2*, 3).

« Quoi à moi et à toi ? »

Et alors, le sens de la première partie de la réponse de Jésus — « quoi à moi et à toi ? » — se trouve éclairé. La mère de Jésus, avons-nous vu, exprimait implicitement l'attente d'une intervention de Jésus (v 3), qui, de quelque manière, à un niveau humain et matériel, pour ainsi dire, saurait tirer d'une situation embarrassante. En évoquant la perspective de son « heure », Jésus indique qu'il se situe à un autre niveau. Il refuse le type de démarche à laquelle semble penser sa mère [7]. C'est à un autre plan qu'il peut répondre à la demande : en accomplissant un signe qui le glorifiera. Or, l'heure de la glorification n'est pas encore venue.

La réponse « quoi à moi et à toi ? » fait alors penser à celle que fait Jésus, en *Mt 20*, 22, à la mère des fils de Zébédée : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. » Ou encore, pour rester en *Jn*, à la réponse faite

7. « It is not so much a refusal as a comment which opens up some of the deeper implication of the event » (B. LINDARS, *The Gospel of John*, London, Oliphants, 1972, p. 130).

à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu . . . » (*4*, 10). Tu me demandes, dit Jésus, de faire quelque chose, de trouver quelque solution envisageable au plan humain, mais tu ne soupçonnes pas la portée de ta requête. Si je dois intervenir, ce n'est pas de cette façon-là. Et si j'interviens de la manière dont je puis le faire (en accomplissant un signe), j'irai à l'encontre du dessein de Dieu (« mon heure n'est pas encore venue »). Sans le vouloir et sans s'en douter, la mère de Jésus s'immisce dans un ordre de réalités qui relève d'abord de Dieu et de son dessein. N'est-ce pas ce que signifie la réponse de Jésus, indiquant que sa mère et lui ne se situent pas au même niveau ? Comme dans tant d'autres passages que nous avons signalés (p. 179), un déplacement s'opère en *2*, 4. Du registre des réalités matérielles, on est projeté vers celui des réalités spirituelles.

« Femme »

On peut dès lors comprendre l'appellation insolite (*gynai*, « femme ») de Jésus à sa mère. Marie est appelée à passer du niveau humain où, en tant que mère, elle peut bénéficier d'un ascendant sur son fils, au niveau de la foi et du dessein de Dieu, où son influence et sa relation privilégiée ne comptent plus. À ce niveau, elle se retrouve une « femme » comme les autres [8]. C'est donc, semble-t-il, dans une ligne théologique qu'il faut comprendre cette appellation inhabituelle [9] de « femme » et non en rapport avec la psychologie, la bienséance ou les usages humains, où elle devient difficilement compréhensible. Désormais, la relation fondamentale est celle de la foi. Dans l'ordre du dessein de Dieu (l'œuvre) à accomplir, la « chair et le sang » n'y sont pour rien, la relation maternelle ne confère aucun statut privilégié [10]. Quand vient l'heure de cette mission qui doit aboutir à la glorification, Marie la mère doit, en quelque sorte, céder la place à Marie la femme appelée à la foi [11].

8. Jésus emploie pour d'autres personnes la même appellation (cf. *4*, 21 ; *8*, 10 ; *20*, 13.15) qui ne comporte alors aucune nuance d'irrespect.

9. Selon les auteurs qui ont creusé ce point, ni la Bible ni la littérature juive, ni même, semble-t-il, la littérature grecque ne fournissent d'exemples d'un fils s'adressant ainsi à sa mère. Cf. J. MICHL, *Bemerkungen zu Joh. 2, 4*, dans *Biblica* 36 (1955) 492-509 (voir en particulier les p. 498-499).

10. Comp. *Mc 3*, 35 par. : « Quiconque fait la volonté de Dieu, voilà mon frère, ma sœur, ma mère » ; *Lc 11*, 27s. : « Une femme . . . lui dit : ' Heureuse celle qui t'a porté et allaité !' Mais lui, il dit : ' Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent ! ' »

11. Cette interprétation se rapproche avec quelques différences de celle de M. THURIAN,

D. *Réaction (2, 5)*

N'est-ce pas précisément la foi de Marie qui s'exprime dans la consigne rapportée en *2*, 5 : « Sa mère dit aux serviteurs : ' Tout ce qu'il pourra vous dire, faites-le ' » ? Un bon nombre d'indices favorisent, me semble-t-il, cette interprétation.

1) Il y a d'abord le contexte le plus immédiat. Nous venons de voir qu'au v. 4 la réponse de Jésus marque un déplacement, du niveau humain — où se situait l'intervention initiale de Marie — à celui de la foi. Le fait que Marie persiste dans son attente n'indique-t-il pas qu'elle est entrée dans les perspectives nouvelles évoquées par cette réponse de Jésus ?

2) Puisque, avons-nous vu, le v. 11 éclaire le sens du v. 4 qui lui est parallèle, n'en irait-il pas de même pour le v. 11b par rapport au v. 5 ? Dans ce cas, la réaction de Marie (*2*, 5) est à situer dans la ligne de la foi, comme celle des disciples (*2*, 11b).

3) En *2*, 11a, le signe de Cana est mis explicitement en relation avec ceux qui vont suivre (« Tel fut *le commencement des signes* »). Or, dans les récits de signes qui viendront par la suite, Jean s'intéresse aux réactions des témoins en tant qu'elles ont quelque chose à voir avec la foi [12]. C'est d'ailleurs ce lien signes-foi que souligne, comme nous l'avons vu, la finale de l'évangile : « Ces signes ont été rapportés pour que vous croyiez . . . » (*20*, 31). Si donc *2*, 5 rapporte la réaction de la mère de Jésus — un élément dont pourrait se passer l'économie du récit —, cette réaction doit être à comprendre en relation avec la foi.

4) En *2*, 4, Jésus laisse entendre qu'il ne fera pas de signe, puis il en accomplit un aussitôt après (*2*, 6-10). Or, on trouve ailleurs en *Jn* des passages où Jésus refuse d'abord d'agir puis revient sur son refus ou sa réticence à la suite d'une manifestation de foi. C'est le cas notamment lors du second signe de Cana (cf. *4*, 47-50). Tout se passe comme si la foi, qui est « l'œuvre de Dieu » (*6*, 29), jouait un rôle d'indicateur et signifiait en quelque sorte à Jésus la volonté de Celui qui l'a envoyé.

---

op. cit. supra n. 1, p. 202-204. Celui-ci écrit par exemple à la p. 202 : « Avant d'accomplir le signe primordial qui manifestera sa gloire de Messie, Jésus tient à signifier que le temps des relations familiales humaines est achevé ; il ne peut plus être considéré comme le fils humain de Marie, et la Vierge a cessé son rôle de mère humaine de Dieu. »

12. Ou la non-foi ; cf. *5*, 36-40 ; *6*, 26 ; *9*, 37-41 ; *11*, 26s.,45 ; *12*, 11.18.37.

5) On trouve aussi en *Jn* des passages où, lorsqu'une demande lui est adressée, Jésus, pour ainsi dire, « élève le niveau » ; le demandeur s'ouvre alors à cette perspective nouvelle, après quoi Jésus intervient d'une manière qui dépasse le niveau de l'attente initiale. Ainsi en est-il, par exemple, dans le récit de la réanimation de Lazare, où l'on peut reconnaître les mêmes éléments qu'en *2*, 1-11 :

A) Niveau d'intervention attendu . . . . . *11*, 21-22 / *2*, 3
B) Niveau supérieur où l'intervention doit se situer . . . . . *11*, 23-26 / *2*, 4
C) Réaction de foi . . . . . *11*, 27 / *2*, 5
D) Intervention . . . . . *11*, 39-44 / *2*, 7-10

Tout cela porte à voir dans l'attitude rapportée en *Jn 2*, 5 une réaction de foi. Sans saisir exactement les intentions de Jésus, Marie a compris le « changement de niveau » indiqué par la réponse de son fils ; elle accepte de se situer désormais à ce niveau et de faire confiance. Le v. 5 témoigne d'un déplacement de l'attente et d'une foi qui prend visage d'une ouverture sur l'inconnu. Lorsqu'en *Lc 2*, 38, Marie répond à l'envoyé de Dieu : « Que tout se passe comme tu l'as dit », elle a une idée de ce qui l'attend (cf. *1*, 30-37) ; en *Jn 2*, 5, elle pressent seulement que quelque chose de nouveau va commencer, où tout se jouera en fonction d'un dessein qui la dépasse [13]. À cela elle reste ouverte, sans bien savoir ce qui pourra se passer : « Tout ce qu'il pourra vous dire, faites-le. » Bref, en *Jn 2*, 3, Marie faisait sa demande en tant que mère ; en *2*, 5, elle réagit en tant que croyante.

Si cette interprétation est juste, il s'avère qu'aux yeux de l'évangéliste l'attitude évoquée en *2*, 5 possède une importance considérable. La foi de Marie est, d'une certaine manière, ce qui déclenche tout. En ce sens que c'est la présence de cette foi qui incite Jésus à accomplir le signe inaugural qui va lui permettre de manifester sa gloire et d'entrer dans l'accomplissement de l'œuvre reçue du Père. D'une certaine façon, la foi de Marie est à l'origine de la mission [14].

---

13. Ce passage n'est pas sans affinités avec *Lc* 2.49-51 : « Il (Jésus) leur dit (à ses parents) : ' Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être chez mon Père ? ' Mais eux ne comprirent pas ce qu'il leur disait (. . .) ; et sa mère gardait tous ces événements dans son cœur. »

14. Jean met-il cette foi de Marie en relation avec la foi d'Israël ? Des auteurs le pensent, qui rapprochent la formule de *Jn 2*, 5 (« Faites tout ce qu'il vous dira ») de celle par laquelle le peuple s'était ouvert jadis à la première alliance (*Ex 19*, 8 ; *24*, 3-7 : « Tout ce que Yahvé a dit, nous le ferons »). *Cf.* A. SERRA, *op. cit. supra* n. 2, p. 44, 156 (fournit les références à d'autres auteurs interprétant dans la même ligne). Cet aspect n'est pas essentiel pour notre propos.

III. - A la croix (*19*, 25-27) : de la femme à la mère [15]

Voyons maintenant en quoi les données que nous venons de recueillir en relation avec l'épisode de Cana peuvent éclairer celui de la croix.

La scène de *19*, 25-27, contrairement à celle de Cana, n'est pas entièrement propre à Jean. Comme les deux qui la précèdent dans le récit de la passion (*19*, 19-22 et *19*, 23-24), elle comporte un certain noyau commun avec les synoptiques, noyau auquel viennent s'agglutiner des éléments propres à Jean [16] :

Mt 27, 55-56	*Mc 15*, 40	*Lc 23*, 49	*Jn 19*, 25-27
55 Mais il y avait là de nombreuses femmes regardant à distance . . .	40 Mais il y avait des femmes regardant à distance,	49 Mais se tenaient à distance tous ses amis et des femmes	25 Mais se tenaient près de la croix de Jésus :
56 parmi lesquelles il y avait Marie de Magdala, et Marie, mère de Jacques et de Joseph, et la mère des fils de Zébédée.	parmi lesquelles Marie de Magdala et Marie, mère de Jacques le petit et de Joset, et Salomé.		sa mère, et la sœur de sa mère, Marie, la (femme) de Clopas, et Marie de Magdala.
			26 Jésus, voyant sa mère et, tout près, le disciple

15. On trouvera l'essentiel de la bibliographie sur *Jn 19*, 25-27 aux p. 147-149 de l'ouvrage de A. SERRA, signalé à la note 2. Parmi les ouvrages non indiqués ou parus depuis : H. VAN DEN BUSSCHE, *op. cit. supra* n. 1, p. 519-529 ; M. GOURGUES, *op. cit. supra* n. 5, p. 262-273 ; J.J. GUNTHER, *The Relation of the Beloved Disciple to the Twelve*, dans *Theologische Zeitschrift* 37 (1981) 129-148 ; F. NEYRINCK, *La traduction d'un verset johannique : Jn 19, 27b*, dans *Ephem. Theol. Lovan.* 57 (1981) 83-106 ; (reproduit dans *Evangelica. Gospel Studies - Études d'évangile*, Leuven, Peeters-University Press, 1982, p. 465-488) ; ID., ΕΙΣ ΤΑ ΙΔΙΑ *Jn 19*, 27 (*et 16*, 32), dans *Eph. Theol. Lov.* 55 (1979) 357-365 (reproduit dans *Evangelica . . .*, p. 456-464) ; I. DE LA POTTERIE, *La parole de Jésus ' Voici ta Mère ' et l'accueil du Disciple (Jn 19, 27b)*, dans *Marianum* 36 (1974) 1-39 ; ID., *' Et à partir de cette heure, le Disciple l'accueillit dans son intimité ' (Jn 19, 27b). Réflexions méthodologiques sur l'interprétation d'un verset johannique, ibid.* 42 (1980) 84-125 ; R. SCHNACKENBURG, *op. cit. supra* n. 1, p. 319-328.

16. Texte de BENOIT-BOISMARD, *Synopse . . .*, I, p. 326. Sur la tradition préévangélique et l'historicité, bon aperçu dans *Mary in the New Testament*, cité n. 2, p. 207-210.

qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voilà ton fils. »
27 Puis il dit au disciple : « Voilà ta mère. » Et à partir de cette heure, le disciple la prit chez lui.

Comme on le voit, le noyau commun se ramène à peu de choses : lorsque Jésus meurt, des femmes sont présentes, dont Marie de Magdala (aussi en *Mt* et *Mc*) et Marie, femme de Clopas, qui est peut-être la même que Marie, mère de Jacques et de Joseph, mentionnée en *Mt* et *Mc*. Pour le reste il n'y a que des différences :

1) Alors que, chez les synoptiques, la mention des femmes suit la description de la mort de Jésus, chez Jean elle la précède.

2) Alors que, chez les synoptiques, les femmes se tiennent à distance, chez Jean elles sont « près de la croix ».

3) La différence la plus importante consiste évidemment dans le contenu des vv. 26-27, inconnu des synoptiques : d'une part, la présence du disciple bien-aimé ; d'autre part, les paroles de Jésus à ce dernier (v. 27) et à sa mère (v. 26). L'examen de ces éléments propres à Jean nous retiendra davantage.

A. *« Voici ton fils »* (19, 26)

Le crucifié s'adresse d'abord à sa mère : « Femme, voici ton fils (*ide ho hyios sou*). »

Pour un bon nombre d'exégètes modernes, qui rejoignent d'ailleurs en cela certains Pères des premiers siècles [17], Jean a simplement rapporté une manifestation d'attachement prévoyant et une démarche assez naturelle de piété filiale. Au moment de mourir, Jésus confie sa mère à la protection d'un de ses disciples qui sera en mesure de s'occuper d'elle lorsque la mort de son fils l'aura laissée seule.

Il est clair que c'est là le sens premier de ce qui est raconté. Mais le récit possède-t-il en plus une portée symbolique ? Faut-il y chercher une signification plus profonde d'ordre théologique ? Deux indices au moins portent à le penser.

17. Pour les références en ce sens, cf. I. DE LA POTTERIE, *art. cit. supra* n. 5, 1, n. 2.

1) *Le contexte*

La plupart des événements rapportés en *19*, 16-37 ont, en plus de leur signification première, une portée symbolique et une signification théologique. C'est le cas, par exemple, de l'épisode du partage des vêtements (*19*, 23-24) qui précède immédiatement [18]. Cet épisode fait état d'une coutume de l'époque, selon laquelle les dépouilles des condamnés à mort revenaient de droit aux soldats ou à ceux qui remplissaient la fonction de bourreau. En s'attardant plus que les synoptiques (*Mc 15*, 24 par.) à ce fait, banal en lui-même, Jean a sans doute son intention. Il en prend occasion pour affirmer quelque chose au sujet de l'identité de Jésus. Ainsi, en lui appliquant, au v. 24, la formule du *Ps* 22, l'évangéliste veut sans doute montrer en Jésus celui en qui se réalise parfaitement la figure du juste persécuté, dont le psaume rapporte la supplication. Celui que l'épisode précédent (*19*, 17-22) présentait comme roi messianique n'est parvenu à la gloire et à la royauté qu'en passant par le rejet, la persécution et la mort. À travers l'épisode des vêtements partagés, c'est, en définitive, une vérité théologique qui s'affirme, celle que Jésus lui-même avait énoncée en *12*, 23s. :

> Elle est venue, l'heure où le Fils de l'homme doit être glorifié. En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance.

De même, l'épisode suivant (*19*, 28-30) de la mort de Jésus se termine sur la notation : « Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : ' Tout est achevé ' ; et, inclinant la tête, il remit l'esprit » (*19*, 30). Pour une part, cette dernière formule équivaut tout simplement à « Il rendit le dernier souffle ». Mais la façon d'exprimer les choses manifeste que l'évangéliste ne s'en tient sans doute pas uniquement à ce sens premier. En effet, l'expression « il remit l'esprit » comporte, d'une part, l'emploi de *to pneuma*, qui peut désigner à la fois le souffle vital et l'Esprit Saint et, d'autre part, le verbe *paradidômi*, « transmettre » sans doute plus significatif que les verbes « expirer » (*ekpheô*) et « rendre » (*aphiêmi*) utilisés dans le même contexte par Marc (*15*, 37) et Matthieu (*25*, 50). En outre, on lit immédiatement après (*19*, 31-34) l'épisode du percement du côté de Jésus, d'où coulent l'eau et le sang. Cela peut être mis en relation avec la parole de *7*, 38 (« De son sein couleront des fleuves d'eau »), en laquelle l'évangéliste voyait l'annonce du don de l'Esprit. Ce don, pour le quatrième évangile, est consécutif à la « glorification » de Jésus (*7*, 39). Or, nous l'avons vu, la glorification de Jésus est liée à la

18. Pour ce qui concerne *19*, 17-22 (la crucifixion et son motif), cf. M. GOURGUES, op. cit., p. 253-257.

résurrection. De telle sorte qu'en écrivant en *19,* 30 *paredôken to pneuma,* Jean doit signifier que le don de l'Esprit se trouvait déjà anticipé à travers la mort de Jésus.

Un autre exemple. Après avoir rapporté que les soldats ne brisèrent pas les jambes de Jésus, l'évangéliste note : « . . . tout cela est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture : ' Pas un de ses os ne sera brisé ' . . . » (*19,* 36). Sans doute ce passage traduit-il le souvenir d'un fait historique, la coutume de briser les jambes des crucifiés (*19,* 33) étant attestée par ailleurs. Mais, à la lumière de l'Écriture, l'évangéliste découvre le sens profond et la portée d'un événement sans relief qui, autrement, aurait pu passer inaperçu. La narration de cet événement devient pour lui l'occasion d'identifier Jésus, non plus au juste persécuté (comme en *19,* 24), mais à l'agneau pascal. Cela est d'autant plus plausible que Jean voit en Jésus « l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde » (*1,* 29). En outre, l'évangéliste prend soin de noter en *19,* 14 que c'est à la sixième heure que Jésus a été livré, soit au moment même où commençait au Temple l'immolation des agneaux destinés à la célébration du repas pascal (cf. *18,* 28). Ainsi proclame-t-il, implicitement, une donnée de foi : ce crucifié, dont les soldats s'abstiennent de briser les jambes, c'est le véritable et définitif agneau pascal, dont la mort procure à son peuple le salut.

Tout cela mène à la conclusion que, si elle ne possédait qu'un sens premier, sans portée symbolique, la scène de *19,* 25-27 serait la seule du genre dans le contexte.

2) *La présence du disciple bien-aimé*

Celui que Jésus désigne à sa mère comme « fils » en *19,* 26 est « le disciple qu'il aimait ». Ce disciple est mentionné comme tel à cinq reprises dans la dernière partie de l'évangile (ch. 13-20) et dans l'appendice (ch. 21). Ces mentions figurent dans le récit du dernier repas (*13,* 23), de la crucifixion (ici, en *19,* 26s.), de la venue au tombeau (*20,* 2) [19], puis, dans la seconde finale, en *21,* 7 et *21,* 20. Quatre fois sur cinq – l'exception se trouvant dans notre passage, en *19,* 26s. – le disciple bien-aimé est mis en relation avec Pierre. En trois autres passages, qui suivent ceux qui viennent d'être mentionnés, il est question de « ce disciple » (*21,* 23.24) ou de « celui qui a vu » (*19,* 35). En six autres endroits, il est question de « l'autre disciple » ou d'« un autre disciple », également anonyme et toujours associé à Simon-Pierre. Cela se trouve dans le récit de la passion (*18,* 15.16), lors de la comparution de Jésus

19. Dans ce passage on a le verbe *philein* et non *agapan* comme dans les autres.

devant Caïphe et dans le récit de la résurrection (*20*, 2.3.4.8). En *20*, 2, cet « autre disciple » est identifié à celui que Jésus aimait :

> Elle (Marie de Magdala) court, rejoint Simon-Pierre et *l'autre disciple, celui que Jésus aimait*, et elle leur dit : « Ils ont enlevé du tombeau le Seigneur et nous ne savons pas où ils l'ont mis. »

Or, il ressort de certains passages que la personne et l'expérience de ce disciple possèdent, aux yeux de l'évangéliste, une portée symbolique. Jean semble bien en effet voir en lui le représentant et le modèle des croyants. Cela est suggéré notamment en *19*, 35 :

> Celui qui a vu a rendu ce témoignage, et son témoignage est conforme à la vérité, et d'ailleurs celui-là sait qu'il dit vrai, pour que vous aussi vous croyiez . . .

« . . . pour que *vous aussi* (*kai hymeis*) vous croyiez » : cette formule ne laisse-t-elle pas entendre que la situation et l'attitude du disciple bien-aimé ont valeur d'anticipation et de modèle par rapport à celles de tout croyant ? De même, la promptitude avec laquelle le même disciple croit au matin de Pâques — « il vit et il crut » (*20*, 8) — comme celle avec laquelle il reconnaît le Ressuscité (*21*, 7) doivent aussi avoir valeur exemplaire.

Il y a donc tout lieu de voir le symbole du croyant idéal dans le disciple qui, en *19*, 25-27, accompagne la mère de Jésus au pied de la croix.

B. *« Voici ta mère »* (19, 27)

Quel sens faut-il donner alors à la formule de *19*, 27 : « Voici ta mère » ?

Si l'on s'en tient aux données de l'évangile, il me semble que deux explications peuvent être envisagées.

1) Un autre passage de *Jn* présente des affinités tant avec l'épisode de Cana qu'avec celui de la crucifixion [20]. Il s'agit de *Jn 16*, 20s. :

> En vérité, en vérité, je vous le dis, vous allez gémir et vous lamenter tandis que le monde se réjouira ; vous serez affligés mais votre affliction tournera en joie. Lorsque la femme (*hê gynê*) enfante, elle est dans l'affliction puisque son heure (*hê hôra autês*) est venue (*êlthen*) ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de son accablement, toute à la joie d'avoir mis un homme au monde.

On a donc comme en *Jn 2*, 4a et *19*, 26b le terme *gynê* (femme). Et comme en *2*, 4b et *19*, 27, il est question de l'heure (*hôra*). Assurément, cette heure est ici celle de la femme et non, comme dans les deux autres

20. Le contenu de ce paragraphe se trouvait déjà exposé dans M. GOURGUES, *op. cit.*, p. 265s.

cas, celle de Jésus. Cependant, cette heure de l'enfantement apparaît comme le symbole de l'heure de la mort de Jésus : les disciples seront affligés par le départ de ce dernier comme la femme est plongée dans la douleur lorsque vient l'heure de mettre au monde. Autrement dit, en *Jn 19*, 20, Jésus prédit aux siens qu'ils seront à l'heure de sa mort comme la femme qui enfante. Si bien que celle-ci représente de façon symbolique ou allégorique la communauté des disciples.

Étant donné les affinités de *Jn 16*, 21 par rapport à *2*, 1-11 et *19*, 26s., ne peut-on pas appliquer le même symbolisme à la mère de Jésus ? À Cana, où la « femme » Marie se retrouvait au milieu des disciples, l'« heure » n'était pas encore venue ; en *16*, 21, Jésus parle aux disciples d'une heure qui viendra bientôt et qui sera comme celle où la « femme » doit mettre au monde un fils ; en *19*, 26, la « femme » Marie s'entend dire : « Voici ton fils », au moment où l'heure annoncée est enfin venue. Peut-être ces affinités répondent-elles à une intention de l'évangéliste. En décrivant, en *19*, 26, sa situation à la manière de celle de la femme de *16*, 21, Jean veut peut-être faire voir dans la mère de Jésus le symbole de l'Église ou de la communauté des disciples. L'emploi absolu du mot « mère » en *19*, 26 plaide en faveur de cette interprétation. En effet, si l'on veut traduire ce verset de façon littérale, il faut rendre ainsi : « Jésus donc voyant *la mère* et, près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à *la mère* : ' Femme, voici ton fils '. » Marie n'est plus considérée comme la mère de Jésus, mais comme le symbole de la communauté ecclésiale, « la mère » des croyants.

2) L'autre interprétation est plus simple mais elle me paraît répondre mieux encore aux perspectives de Jean. Cette interprétation résulte du rapprochement de la scène de la croix avec celle de Cana. Nous avons vu qu'en *2*, 5, la réaction de la mère de Jésus est à comprendre comme une réaction de foi. Après avoir entendu la réponse de son fils (*2*, 4), Marie se hisse, en quelque sorte, au niveau de la foi et situe désormais son attente à ce registre. Constatant cette foi, Jésus accomplit son premier signe (*2*, 6-10), inaugurant ainsi sa mission et suscitant la foi des disciples (*2*, 11). La mère de Jésus est ainsi celle qui a cru en premier (*2*, 5), celle dont la foi a précédé la foi des disciples (*2*, 11). Ne serait-ce pas en souvenir de cela qu'en *Jn 19*, 27 elle peut être désignée comme la mère du disciple bien-aimé [21] ? Celui-ci, avons-nous vu, est le symbole du croyant idéal. Marie a cru la première,

21. L'emploi absolu du mot « père » en *19*, 26 (cf. paragraphe précédent) prend alors une signification.

dès le point de départ, et elle a cru jusqu'au bout, puisqu'elle est encore là, au pied de la croix, au moment où s'achève la mission. Ne serait-ce pas en cela qu'elle est la mère des croyants représentés par le disciple bien-aimé ? Il faut alors comprendre que Marie est mère en ce sens qu'elle a été la première à croire, celle dont la foi a déclenché, pour ainsi dire, la mission qui se termine maintenant à la croix.

* *
*

À Cana, au moment où l'heure n'était pas encore venue, au moment où la mission allait commencer, Marie, la mère, devait céder la place à Marie, la « femme », appelée à la foi. À la croix, au moment où l'heure est venue, au moment où la mission se termine, Marie, la « femme » croyante, redevient mère, mais dans l'ordre de la foi où elle a accepté de se situer dès le point de départ. À Cana, en tant que mère humaine de Jésus, Marie perdait un fils, en quelque sorte. À la croix, en tant que croyante, Marie retrouve une multitude de fils. Elle qui a suivi fidèlement du début à la fin, de la première anticipation de l'heure jusqu'à son accomplissement, elle retrouve « au centuple » ce à quoi elle avait accepté de renoncer. Mais tout cela elle le retrouve en tant que croyante.

Ottawa, Canada K1R 7G3
96, avenue Empress

Michel GOURGUES, O.P.
Collège dominicain de
philosophie et de théologie

Sommaire. – En Jean, la mère de Jésus est mise en scène au début (*2*, 1-11) et à la fin (*19*, 25-27) de la mission de Jésus. Ces deux scènes se répondent et s'éclairent mutuellement. Le « Voici ta mère » de *19*, 27 est à comprendre en relation avec l'attitude de Marie en *2*, 5. A Cana, au moment où l'heure n'est pas encore venue, Marie, la « mère », doit céder la place à Marie, la « femme », appelée à la foi. A la croix, au moment où l'heure est venue, Marie, la « femme » croyante, redevient « mère », mais dans l'ordre de la foi.